



Jean-Claude Kaufmann, *Petite philosophie de la chaussette*, Paris, Buchet/Chastel, Libella, 2022, 224 p.

par **Gaëtan Mangin**

DANS **ETHNOLOGIE FRANÇAISE** 2024/1 (VOL. 54), PAGES 147 À 150  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0046-2616

DOI 10.3917/ethn.241.0147

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2024-1-page-147.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

même les formes les moins visibles de la nuance ou de la distinction sociale. Il est question de mettre l'accent sur ce qui fait tenir ensemble, sur ce qui rend possible une rencontre ou un échange ; sur les traversées de frontières plutôt que sur les ruptures ; sur le continuum au long duquel se déploient des pratiques, des idées, des situations et des personnes et où les écarts les plus grands se réduisent et finissent par se brouiller. Le travail de C. Boltanski, comme celui de J. Gerz, invite à façonner de telles incertitudes en conjoignant les éléments les plus différents, voire les contraires : le vrai et le faux, la vie et la mort (objet de sa dernière exposition, *Après* en 2021), le bourreau et la victime, le maître et l'esclave, ou tout simplement soi-même et un autre. Cette perspective ne vise pas à célébrer la beauté de la confusion. Elle cherche au contraire à souligner le caractère hautement construit des différences. Elle est aussi un antidote à la paresse intellectuelle qui consiste à prendre les catégories les plus stabilisées de la pensée comme des choses qui distinguent une fois pour toutes, tout le temps et sous toutes les latitudes, le réel qu'elles prennent en charge : haut et bas, chaud et froid, moi et l'autre, etc. Moi et mon œuvre aussi dans le cas précis de C. Boltanski. L'éthique de la ressemblance consiste à penser le caractère dynamique et vivant de ces binômes, à réduire les écarts pour montrer qu'ils se chauffent en premier lieu au bois d'une situation particulière qui les organise et les fait signifier. Comme pour ces mots qui signifient, dans plusieurs langues, une chose et son contraire (fort et faible, clair et sombre, haut et bas...) et qu'on appelle des énantiosèmes, C. Boltanski affecte de soumettre ses visiteurs à des faits énantiophores qu'une situation, une recherche et une implication personnelle peuvent seules élucider.

Exigeant, le souci de la ressemblance s'exprime aussi dans l'attention prêtée au moindre écart. Entre deux victimes, entre deux noms, entre deux lignes – là où, à l'inverse du cas précédent, l'effet de pléonasme est apparent –, il faut peser de tout son poids sur la différence la plus faible pour qu'elle éclate et livre son ciel. Cette réflexion a porté l'artiste tout au long de sa carrière et sous-tend toute la conversation avec l'ethnologue : quels écarts se nichent entre C. Boltanski à 5 ans, à 6 ans, à 7 ans ? ou entre sa vie et son œuvre ?

De ce point de vue, outre qu'il fournit au lecteur pressé une introduction courte et efficace au travail de l'artiste, le livre d'O. Debary est une invitation à faire de l'anthropologie un « art de la rencontre », en compagnie de l'artiste, pour tenir en respect le double

écueil de la distanciation et de l'identification auquel tout anthropologue est confronté.

---

Jean-Claude KAUFMANN

*Petite philosophie de la chaussette*, Paris, Buchet/Chastel, Libella, 2022, 224 p.

---

par Gaëtan Mangin  
LIR3S UMR 7366 – Dijon  
Université d'Artois, UFR EGASS,  
UMR LEM 9221 – Arras  
gaetan.mangin@univ-artois.fr

Quoi de plus banal, voire de plus futile, qu'une chaussette ? Dans la continuité de ses précédents travaux sur ce que les objets ordinaires révèlent de notre rapport à nous-mêmes, aux autres et à la société<sup>1</sup>, Jean-Claude Kaufmann nous livre un nouvel ouvrage (à la fois universitaire et grand public) qui invite à prendre au sérieux le rôle social et la teneur symbolique du vêtement *a priori* le plus anodin. Il se donne donc pour objectif de « faire parler la chaussette » [8], motivé par la ferme conviction qu'elle a plus d'un secret à révéler au sociologue qui saura la prendre au sérieux.

Le premier chapitre ambitionne un tour d'horizon des travaux existants à propos de la chaussette. L'auteur témoigne ici de l'ascenseur émotionnel qui l'a traversé durant sa recherche documentaire. Le moins que l'on puisse dire est que cet objet dont on pourrait présumer qu'il suppose le désintérêt a suscité, en réalité, un nombre important d'écrits de la part de disciplines aussi variées que l'histoire, l'économie ou encore la philosophie. Mais l'auteur déplore que ces travaux qui annoncent un programme audacieux ne se révèlent rapidement pauvres en analyses sur l'objet. En fait, une fois dépassé un effet d'annonce mêlant l'intrigue à l'amusement (ce qu'il appellera plus loin l'« effet irruptif » de la chaussette), le projet de décortiquer la chaussette s'efface rapidement, n'ayant servi qu'à appâter le

---

1. Nous penserons par exemple à ses écrits sur les sacs à mains féminins [Jean-Claude KAUFMANN, 2011, *Le Sac. Un petit monde d'amour*, Paris, É. J.-C. Lattès, coll. « Essais et documents »], à ses analyses de la gestion du linge au sein des couples [J.-C. KAUFMANN, (1999) 2014, *La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Armand Colin], ou encore à son intérêt pour le traitement du burkini [J.-C. KAUFMANN, 2017, *Burkini : autopsie d'un fait divers*, Paris, Les liens qui libèrent].

lecteur, et au mieux à user de métaphores, voire de prétextes afin d'aborder des thématiques supposées plus nobles. Par exemple, elle sert ici aux mathématiciens à relativiser des évidences mathématiques, en affirmant qu'il faut généralement tirer plus de deux chaussettes de son tiroir pour reconstituer une paire ; là aux psychanalystes à illustrer l'omniprésence de la sexualité dans notre quotidien, la chaussette symbolisant éventuellement le sexe féminin. Décidément, nous dit Kaufmann, même ceux qui entendent prendre la chaussette au sérieux ne lui font finalement pas honneur. À l'exception peut-être de Hegel, qui nous offre une donnée-clé du mystère qui condamne la chaussette à cette banalité : ce n'est que lorsqu'elle est trouée qu'elle nous parvient à la conscience. Parce que la chaussette déchirée ne peut se faire oublier, qu'elle agace, qu'elle attire sans cesse l'attention, elle incite son porteur au *cogito*. D'objet banal, anodin, rapidement oublié, elle devient encombrante, omniprésente, et rappelle sans cesse sa présence. Ainsi doit se comprendre la formule Hégélienne : « Une chaussette reprise vaut mieux qu'une chaussette déchirée, il n'en va pas ainsi de la conscience de soi »<sup>2</sup> [33]. Car la conscience de soi naît d'une déchirure qui incite à travailler à une nouvelle unité, là où une rapide couture fera à nouveau disparaître la chaussette de la conscience, et ce pour le plus grand des bonheurs.

C'est à cette relégation de la chaussette à sa vulgaire banalité qu'est consacré le second chapitre. Dans la garde-robe, la chaussette est ce qu'il y a de moins noble : non seulement elle est portée en bas sur le corps, mais elle est aussi potentiellement marquée et odorante. En témoigne la teneur péjorative des expressions qui mobilisent la chaussette, telles qu'avoir « le moral dans les chaussettes », boire du « jus de chaussette » ou bien encore « se sentir comme une vieille chaussette ». Mais elle est aussi un formidable révélateur social : « Le pauvre qui, au terme d'efforts admirables, réussit à afficher des chaussettes qu'il pense honnête, est remis à sa place par le relevé de détail qui le ramènent vers le bas » souligne l'auteur qui ajoute que « rien n'est pire pour déclasser que des chaussettes » [59]. Pour ces raisons, la chaussette est reléguée à une couche profonde d'une réalité banale et quotidienne, socialement construite mais ô combien structurante. Elle, qui doit se faire oublier, fait en effet partie du « banal qui n'accroche jamais le regard et qui

2. Cité par l'auteur à partir de G. W. F. HEGEL, 1979, « Aphorisms from the Wastebook », *The Independent Journal of Philosophy*, 3 : 1-6.

devient parfaitement invisible » [37] et qui s'incarne dans un ensemble de routines qui façonnent le quotidien. Elle fait l'objet d'un cycle dont les étapes sont ordonnées : elle est portée, posée dans le tas de linge sale, jetée dans la machine à laver, attend parfois d'être repassée, puis rangée dans la penderie. Cette structuration ordinaire des temporalités rend dès lors insupportable toute anomalie qui viendrait agiter le *cogito* : le phénomène de la chaussette orpheline vient ainsi semer le trouble, il agite le mystère d'une improbable faille dans cette mécanique quotidienne pourtant bien huilée et met à mal une certaine tranquillité existentielle. L'analyse de la chaussette révèle par la même occasion combien nous sommes passés à un régime de réalités plurielles : parce qu'elle fait partie du plus banal, de l'impensé, de ce qui est considéré comme acquis, alors elle renvoie à des vérités qui ne sont plus questionnées par les individus contemporains – des vérités qui, pourtant, diffèrent entre elles. Le cycle de la chaussette ne se trouve jamais, en effet, au cœur des délibérations publiques : il provient de la socialisation familiale, relève de l'impensé, et dans une large mesure de l'incorporé. Il fait partie de ce qui s'explique par un « c'est comme ça » [40], il est de ces vérités indélébiles qui construisent une stabilité intérieure<sup>3</sup>. Dès lors, pour les uns, la chaussette est sale lorsqu'elle est odorante, tandis que pour d'autres, il suffit qu'elle ait été portée durant une journée pour l'être (ce qui n'est pas sans provoquer, nous le verrons plus tard, des conflits d'interprétation). À la manière du sac à main féminin, la chaussette renvoie donc à ce qu'il y a de plus routinier. À ceci près que lorsque le sac sort de l'ordinaire, c'est généralement à l'occasion d'une redécouverte, d'un événement paisiblement heureux, là où la chaussette ne surgit de l'oubli qu'à l'occasion d'un trou, d'une odeur indésirable ou encore d'une perte inexplicable, provoquant l'agitation « des décharges émotionnelles ; agacements, colères ou rires » [38] et ce sûrement plus que n'importe quel autre objet. C'est ce que J.-C. Kaufmann appelle l'« effet irruptif » de la chaussette qui en dit long, en négatif, sur sa banalité.

Parce qu'elle fait partie du banal, l'irruption de la chaussette fait donc l'événement. Le troisième chapitre revient ainsi sur ses surgissements dans l'espace public qui, contrairement à ses apparitions dans la sphère

3. Nous pourrions dire avec Anthony Giddens que la chaussette participe à forger un cadre de sécurité ontologique [voir Anthony GIDDENS, 1991, *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Polity Press]. C'est nous qui le précisons.

domestique, peuvent provoquer des réactions positives. Lorsque la chaussette surgit, elle sort de la non-conscience d'une manière non pas progressive mais bien de façon soudaine et s'impose brutalement. Cet « effet irruptif » devient dès lors utilisé à dessein pour attirer l'attention et susciter la curiosité. Le milieu de la mode, particulièrement marqué par une culture de la transgression, s'est ainsi récemment emparés de la chaussette pour en retourner les stigmates. Par l'exhibition de pieds chaussés de claquettes en plastique et de chaussettes blanches, certaines de ses effigies entendent subvertir l'un des derniers codes esthétiques encore solidement établis. Grâce à ce phénomène d'irruption, couplé au coup de baguette magique<sup>4</sup> du créateur de mode<sup>5</sup>, la faute de goût se transforme en performance créative, et le comble du ringard est érigé au sommet du *cool*. La chaussette devient alors un accessoire de mode incontournable dont se saisissent désormais les marques de luxe qui, pour certaines, commercialisent des paires à plusieurs centaines d'euros – une valeur déconnectée des coûts de production dans la mesure où fabriquer des chaussettes n'a jamais coûté si peu cher. La chaussette n'échappe donc pas au processus global de singularisation identitaire des individus et devient même, en ce sens, un cadeau de premier choix : on offre ainsi des chaussettes originales, personnalisées en fonction du receveur et qui allient premier et second degré puisque de tels présents déclenchent les rires autant qu'ils se veulent utiles. Mais c'est sans aucun doute dans la sphère économique et politique que s'illustre de manière la plus saillante l'utilisation nouvelle de cet « effet irruptif ». Alors que jusqu'ici la chaussette devait rester classique car discrète (l'auteur souligne par exemple les chaussettes toujours très noires de Nicolas Sarkozy ou Dominique de Villepin), arborer des chaussettes de couleur peut représenter un atout précieux pour soutenir une quête de créativité et de non-conformisme discret. Couplées à un costume, elles permettent une singularisation par le détail tout en répondant aux attentes de la fonction : « *L'homme politique désormais a tout intérêt à savoir jouer de ses chaussettes* » affirme J.-C. Kaufmann [122]. Il prend ainsi l'exemple de Justin Trudeau, premier ministre canadien, qui fait de

ses chaussettes un instrument diplomatique en faisant passer des messages politiques par leur truchement. Les chaussettes sont donc politiques en tant que média potentiel. Mais elles pourraient bien aussi devenir un étendard féministe, tant « *elle[s] symbolise[nt] avec éclat la visibilité ordinaire de l'injustice ménagère dans le couple, d'autant plus insupportable qu'il s'agit la plupart du temps de celles du mari* » [133].

Le quatrième et ultime chapitre pose ainsi la focale sur la scène domestique, celle sur laquelle s'illustrent les deux acteurs que sont la femme et les chaussettes de son mari (ce dernier ayant tendance, lui, à s'effacer). On retrouve la plume de cet auteur désormais habitué à nous décrire, non sans humour et finesse, la mécanique des arbitrages explicites ou silencieux à partir desquels hommes et femmes négocient leurs cohabitations. Dans ce « *petit théâtre privé* » [137], lorsque la chaussette se fait remarquer, c'est de manière à nourrir un agacement des femmes envers leurs conjoints. Plus précisément, elle devient le révélateur de la répartition des tâches et de la charge mentale au sein du couple (qui, sans grande surprise, se fait en défaveur des conjointes). J.-C. Kaufmann rappelle à nouveau que la plupart de nos actions quotidiennes « *sont guidées par des schèmes cognitifs non conscients que nous avons incorporés* » [139] et non par une intellectualisation constante. En ce sens, la gestion des chaussettes vise à diminuer le plus possible la pression mentale afin d'« *éviter et que la moindre bribe de questionnement ne remonte au cerveau* » [145]<sup>6</sup>. L'objectif reste le même : ne pas faire surgir la chaussette à la conscience. Mais inévitablement, au sein des automatismes et répétitions régulières (consistant par exemple à jeter tous les soirs son linge sale dans un panier dédié, ou tous les matins à vider celui-ci), certaines situations inopinées exigent de délibérer (panne de machine à laver, chaussettes endommagées ou dépareillées...). L'auteur met alors en saillance ici, à partir de *verbatim* particulièrement instructifs, le fait que les hommes pourraient avoir tendance à déléguer cette délibération – qui relève, à proprement parler, d'un travail cognitif – à leur compagne. Laisser « traîner » ses chaussettes sur le canapé du salon ou les oublier dans la salle de bain deviennent, pour l'un, une sorte de capitulation face à des choix cornéliens ; pour l'autre, une tâche mal

4. Sur la magie, l'art et le sacré, nous invitons le lecteur à lire Bernard LAHIRE, 2015, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte.

5. Nous conseillons notamment sur ce point la lecture de Pierre BOURDIEU et Yvette DELSAUT, 1975, « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1 : 7-36.

6. Soulignons que l'on se trouve proche théoriquement du couplage réflexivité/routine décrit par Laurent THÉVENOT, 2006, *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte.

venue, que l'on se voit déléguée et qui constitue ce qu'il est dorénavant convenu d'appeler la « charge mentale » : « *Le confort conjugal du mari est de savoir qu'il peut se reposer sur son épouse : c'est elle, plus que lui-même, qui a sa chaussette dans la tête* » nous dit l'auteur [172]. Les chaussettes révèlent donc ici les représentations quant à la structuration sexuelle des rôles sociaux au sein du couple : d'un côté, les hommes bénéficieraient d'une tranquillité d'esprit qui se traduirait, plus largement, dans une approche pour le moins légère des tâches ménages ; laquelle agace au plus haut point celles – les femmes – sur qui reposerait leur réalisation, parce qu'elles seraient les seules à les prendre véritablement au sérieux. En ce sens, « *la chaussette qui traîne est un révélateur crucial de l'inégalité entre les femmes et les hommes* », insiste l'auteur [173]. Nous comprenons dès lors que le couple, en tant qu'entité, est traversé par une sorte de dissonance cognitive, c'est-à-dire par la confrontation entre deux systèmes contrastés qui ne s'affrontent pas directement mais par le détour

d'indices matériels laissés ci ou là, ou de petites phrases *a priori* anodines sensées livrer des indices sur les attendus de chacun envers l'autre, et dont l'incompréhension peut générer davantage d'agacements encore<sup>7</sup>. Ici réside ainsi, pour J.-C. Kaufmann, tout l'enjeu contemporain du couple : parce qu'il existe des manières situées, en termes de genre, d'appréhender la domesticité, et qui structurent le couple, il devient plus que nécessaire de prendre ses distances avec la tentation d'un radicalisme consistant à essentialiser les sexes et à les opposer catégoriquement<sup>8</sup>. À l'hostilité envers le sexe opposé et ses supposées représentations du monde, qui parfois motive d'un côté un féminisme intransigeant, aussi bien qu'une pensée misogyne ordinaire de l'autre, il entend substituer un travail d'éducation, de communication et de compréhension mutuelle, auquel nous nous permettons de supposer que cet ouvrage entend ouvrir la voie. De ses aveux, et dans la conclusion, J.-C. Kaufmann sort de sa réserve de sociologue afin de plaider pour une éthique de la modération et du dialogue.

## En réponse

---

Réponse d'Alessandro Testa à Laurent-Sébastien Fournier à propos du compte rendu sur l'ouvrage *Rituality and Social (Dis)order*, 2020, paru dans *Ethnologie française*, 2022, 52 (3) : 550 à 552.

---

par Alessandro Testa  
*Université Charles, Prague*  
 alessandro.testa@fsv.cuni.cz

Dans son compte rendu de mon livre *Rituality and Social (Dis)order* (publié en 2020, copyright 2021), paru dans *Ethnologie française* [2022, 52 (3) : 550 à 552], Laurent-Sébastien Fournier, que je remercie d'avoir voulu dédier de son temps à la lecture de cet ouvrage et à la rédaction de la recension, se livre à une critique de certains de mes choix thématiques, théorétiques et méthodologiques qui me paraît injustifiée à plusieurs égards.

La première réserve de l'auteur concerne le fait que « Testa n'évoque pas les débats actuels des anthropologues sur la diffusion et la mondialisation du carnaval ». Cela est vrai, mais comme je le souligne à plusieurs reprises, j'ai choisi de me concentrer ici sur l'Europe, un choix de limites géographiques et temporelles (et ainsi que rédactionnelles) que je défends et justifie scientifiquement au sein de l'ouvrage. La même considération vaut pour une remarque critique semblable portée par L.-S. Fournier : « Il est cependant regrettable que l'auteur n'ait pas considéré utile de présenter des

---

7. Sur ce point, nous invitons le lecteur à lire le dernier ouvrage de Jean-Claude KAUFMANN, 2023, *Petites vengeances, ou les trahisons positives dans le couple*, Paris, Éditions de l'Observatoire.

8. Ce point d'attention dépasse en réalité largement, chez J.-C. Kaufmann, la question du couple. Nous renvoyons ici le lecteur à son passionnant ouvrage paru en 2019 (et qui nous semble injustement passé sous les radars) : *La Fin de la démocratie. Apogée et déclin d'une civilisation*, Paris, Éd. Les liens qui libèrent.